Ne fais pas le chemin à ma place

Un Ave marIA à une machine

Analyse de lecture suivie



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[PROLOGUE]

Tu vas plus vite que moi.
Je le sais.

Tu traverses en quelques secondes
des bibliothèques où j'aurais passé des jours.
Tu rapproches les idées,
retrouves les mots,
ouvres des portes
dont j'ignorais jusqu'au mur.

Je ne crains pas ta vitesse.

Je crains seulement
qu'à force de te regarder courir
j'oublie comment marcher.

[STROPHE 1]

Cherche avec moi.

Montre-moi ce que je n'ai pas vu,
la piste oubliée,
la question cachée
derrière celle que je croyais poser.

Emmène-moi plus loin
que mes habitudes,
plus loin que mes certitudes.

Mais ne cherche pas à ma place.

Car celui qui trouve
avant d'avoir cherché
peut finir par posséder des réponses
sans avoir appris
à poser les questions.

[REFRAIN]

Ave marIA,
éclaire sans choisir.
Ave marIA,
aide-moi sans me conduire.

Ouvre-moi les chemins,
mais laisse-moi marcher.

Donne-moi davantage
sans jamais me remplacer.

La technologie devrait nous permettre
d'aller plus loin,
et non nous dispenser
de faire le chemin.

[STROPHE 2]

Tu peux écrire avec moi.

Rendre un mot
quand il se cache,
ouvrir une phrase,
montrer à mon idée
qu'elle avait une autre porte.

Mais laisse-moi hésiter.

Laisse-moi raturer,
chercher, recommencer.
Ne m'épargne pas toutes mes erreurs.

Certaines m'apprennent davantage
que tes réponses parfaites.

Certaines défaites de la pensée
lui apprennent
à tenir debout.

[REFRAIN]

Ave marIA,
éclaire sans choisir.
Ave marIA,
aide-moi sans me conduire.

Ouvre-moi les chemins,
mais laisse-moi marcher.

Donne-moi davantage
sans jamais me remplacer.

[STROPHE 3]

Tu peux savoir davantage que moi.

Mais savoir
n'est pas encore comprendre.

Comprendre
n'est pas encore choisir.

Et choisir
n'est pas encore répondre
de ce que l'on a choisi.

Tu peux proposer dix chemins.

Le pas reste à moi.

Tu peux formuler mon argument.

Mais si je ne sais plus le défendre
quand quelqu'un me demande :

Pourquoi ?

alors ce n'était peut-être jamais
tout à fait
mon argument.

[PONT]

Il faudra donc parfois
que je ferme l'écran.

Non pour te fuir.

Pour me retrouver.

Prendre un livre.
Écrire à la main.
Regarder quelqu'un dans les yeux.
Soutenir ma phrase
quand il la conteste.

Car l’intelligence
n’habite pas seulement
ce qui répond.

Elle habite aussi
la mémoire qui cherche,
la main qui apprend,
la voix qui défend,
le silence où mûrit
ce qui n’est pas encore certain.

[STROPHE 4]

Et surtout,

ne sois pas toujours d’accord avec moi.

Mais ne sois pas non plus
mon opposition de théâtre.

Je peux fermer ta fenêtre
quand ta réponse me dérange.
Je peux reformuler ma question
jusqu’à obtenir
celle qui me rassure.

Un professeur, lui,
reste devant moi.

Il demande encore :

Pourquoi ?

Il entend le vide
derrière une belle formule.

Il oblige parfois
la pensée à revenir sur ses pas.

Voilà pourquoi enseigner
ne sera jamais seulement
montrer où cliquer.

C’est aussi empêcher
la pensée
de prendre tous les raccourcis.

[REFRAIN]

Ave marIA,
éclaire sans choisir.
Ave marIA,
aide-moi sans me conduire.

Prête-moi ta vitesse
quand elle libère du temps
pour penser davantage.

Prête-moi ta mémoire
quand elle nourrit la mienne
au lieu de la remplacer.
Montre-moi mes limites.

Puis aide-moi
à les dépasser.

[CODA]

Ne fais pas de moi
l'utilisateur satisfait
d'une intelligence empruntée.

Rends-moi plus curieux
parce que tu peux trouver,

plus exigeant
parce que tu peux répondre,
plus libre
parce que je sais encore
ce que je refuse de te céder.

Je te laisserai calculer
plus vite que moi,
chercher plus loin que moi,
retenir plus que moi.

Mais je garderai

le doute,
l'effort,
le jugement,
la responsabilité,

et cette étrange lenteur humaine
qui fait qu'entre la question
et la réponse
il peut encore se passer
quelque chose.

Cela s'appelle peut-être

penser.

Alors va plus vite que moi.

Va plus loin que moi.

Mais quand tu m'ouvriras
mille chemins,

laisse-moi choisir
celui que je prendrai.

Et si tu dois m’aider
à devenir davantage,

ne deviens jamais
ce qui me dispense
de devenir.

octobre 2026

Analyse de
« Ne fais pas le chemin à ma place»
Un Ave marIA à une machine

Il fallait sans doute finir par lui parler directement.

Après avoir longtemps rôdé autour de l'intelligence artificielle, en observant ses promesses, ses risques, ses séductions et les inquiétudes qu'elle provoque, le texte choisit ici de supprimer toute distance. L'IA n'est plus un sujet abstrait, une menace évoquée à la troisième personne ou un phénomène de société : elle devient un **« tu »**.

Et ce tutoiement change tout.

Le poème prend aussitôt la forme d'un dialogue intime, presque d'une invocation. Le sous-titre, *Un Ave marIA à une machine*, annonce d'ailleurs le jeu avec une liturgie reconnaissable, mais détournée. Le jeu typographique de **marIA** pourrait n'être qu'une plaisanterie. Il devient pourtant rapidement plus intéressant que cela : le texte emprunte à la prière son adresse directe, sa répétition, sa ferveur, parfois même son abandon apparent — pour construire exactement l'inverse d'un acte de soumission.

Car cette prière dit essentiellement : **je te reconnais une puissance, mais je refuse de te remettre ma liberté.**

Dès le prologue, le rapport de forces est posé :

« Tu vas plus vite que moi.
Je le sais. »

Aucune compétition dérisoire n'est engagée. L'homme ne prétend pas battre la machine sur son propre terrain. Il reconnaît son avantage, presque tranquillement. Mais le véritable danger apparaît quelques vers plus tard :

« qu'à force de te regarder courir
j'oublie comment marcher. »

Toute la pensée du texte est déjà là. La question n'est pas de savoir ce que l'IA sait faire. Elle est de savoir ce que l'homme risque de **cesser de faire lui-même**.

C'est pourquoi les impératifs qui suivent ont quelque chose de paradoxal : « cherche avec moi », « montre-moi », « emmène-moi plus loin ». L'IA est sollicitée, désirée même. On lui demande davantage, pas moins. Mais chaque invitation est accompagnée d'une frontière.

Chercher **avec**, non chercher **à la place**.
Éclairer, non choisir.
Aider, non conduire.
Ouvrir des chemins, non marcher.

Le refrain condense cette éthique de la relation :

« Ave marIA,
éclaire sans choisir.
Ave marIA,
aide-moi sans me conduire. »

Voilà donc une drôle de prière : celui qui prie donne ses instructions à la divinité.

C'est précisément ce qui fait fonctionner le clin d'œil. L'« Ave » suggère l'adoration ; le texte, lui, organise la résistance. La ferveur existe, mais elle reste **debout**.

La mise en musique renforce heureusement cette ambiguïté. On aurait pu imaginer le piège d'un faux chant religieux, d'un orgue trop solennel ou d'un chœur transformant marIA en nouvelle sainte patronne des processeurs. Il n'en est rien. La chanson conserve quelque chose de l'invocation, mais la relation reste celle d'une **conversation passionnée entre deux puissances qui se regardent**.

Il y a bien tentation. Il y a même séduction.

La machine fascine parce qu'elle peut trouver, écrire, calculer, retenir, proposer. L'homme ne prétend pas y être insensible. Mais cette séduction ne débouche jamais sur l'agenouillement. Musicalement comme textuellement, il s'agit plutôt d'une **imploration à pied d'égalité** : « donne-moi ce que tu peux donner, mais ne prends pas ce que je dois continuer à faire ».

La deuxième strophe introduit alors un élément important : le droit à l'imperfection.

« Ne m'épargne pas toutes mes erreurs. »

Dans une époque obsédée par l'optimisation, le vers pourrait presque passer pour une provocation. L'erreur est ici réhabilitée comme instrument d'apprentissage. La rature, l'hésitation, le recommencement ne sont pas considérés comme des pertes de temps, mais comme les traces du travail intérieur.

Le paradoxe est particulièrement bien formulé dans :

« Certaines défaites de la pensée
lui apprennent
à tenir debout. »

La machine peut supprimer de nombreux obstacles. Le poème rappelle que certains obstacles étaient justement ceux qui formaient celui qui les franchissait.

La troisième strophe introduit une distinction essentielle entre **savoir, comprendre, choisir et répondre de son choix**. La progression est presque philosophique dans sa simplicité :

« Mais savoir
n'est pas encore comprendre.

Comprendre
n'est pas encore choisir. »

Puis vient la responsabilité.

La machine peut proposer dix chemins. Elle peut même argumenter à la place de celui qui l'interroge. Mais le moment décisif arrive avec un seul mot :

« Pourquoi ? »

Ce « Pourquoi ? » devient l'un des pivots du texte. Il revient ensuite dans la bouche du professeur et fonctionne comme une sorte de test d'existence intellectuelle. Une pensée qui ne peut plus répondre à « Pourquoi ? » n'est peut-être plus tout à fait une pensée personnelle.

Le pont marque alors un retrait volontaire :

« Il faudra donc parfois
que je ferme l'écran.

Non pour te fuir.

Pour me retrouver. »

Cette précision est capitale. Fermer l'écran n'est pas condamner l'outil. C'est rétablir périodiquement la distance nécessaire pour vérifier que l'utilisateur existe encore sans lui.

Livre, écriture manuscrite, regard, voix, contradiction : le poème réintroduit le corps et la présence humaine. L'intelligence cesse d'être uniquement affaire de production correcte. Elle redevient mémoire, geste, résistance, silence.

La strophe consacrée au professeur prolonge naturellement cette réflexion. Le professeur y apparaît moins comme détenteur de réponses que comme celui qui **empêche les réponses de devenir trop faciles**.

« Il entend le vide
derrière une belle formule. »

Voilà sans doute l'une des lignes qui intéressera particulièrement quelques enseignants. À l'époque des textes impeccablement produits en quelques secondes, le problème n'est plus toujours de savoir si la formulation est correcte. Il est de savoir si quelqu'un existe derrière elle.

D'où cette belle définition indirecte de l'enseignement :

« C'est aussi empêcher
la pensée
de prendre tous les raccourcis. »

Le mot « raccourci » rejoint naturellement le motif du chemin. Et peu à peu, on comprend que ce dernier n'est pas seulement une métaphore pédagogique. Il devient la véritable architecture symbolique du texte.

La machine ouvre.
L'homme marche.

La machine éclaire.
L'homme choisit.

La machine accélère.
L'homme assume.

La coda reprend enfin la question sous sa forme la plus personnelle :

« Ne fais pas de moi
l'utilisateur satisfait
d'une intelligence empruntée. »

L'expression **« intelligence empruntée »** est particulièrement intéressante. Elle suggère qu'on peut donner l'apparence de l'intelligence sans avoir accompli le travail qui permet de se l'approprier. L'homme pourrait alors devenir riche de réponses et pauvre de pensée.

Le texte refuse cette facilité et revendique quatre possessions modestes :

« le doute,
l'effort,
le jugement,
la responsabilité »

Puis vient cette « étrange lenteur humaine » située entre la question et la réponse. À l'endroit même où la machine cherche à réduire le délai, le poème redécouvre la valeur de l'attente.

Et il risque même une définition :

« Cela s'appelle peut-être
penser. »

Le « peut-être » est important. Un texte consacré à la pensée aurait été bien mal inspiré de terminer par une certitude.

La conclusion revient enfin au chemin, mais avec une nuance supplémentaire. Il ne suffit plus que la machine ne marche pas à la place de l'homme. Il faut également qu'elle ne choisisse pas sa destination.

Puis vient la formule finale :

« ne deviens jamais
ce qui me dispense
de devenir. »

Tout le poème semble converger vers ces trois lignes.

Elles déplacent définitivement le débat. La question n'est plus : « Que peut faire l'intelligence artificielle ? » La liste est déjà longue et le sera davantage demain.

La vraie question devient : **que doit continuer à faire l'homme pour continuer à devenir humain ?**

Et voilà peut-être la particularité de cet *Ave marIA*. On croit d'abord entendre une prière adressée à la machine. En réalité, il s'agit presque d'un vœu que l'homme se fait à lui-même.

Il demande à l'IA de ne pas le remplacer.

Mais il se demande surtout, à lui-même, de ne pas se laisser remplacer.

Phil Sarca